

des biens considérables, & livré à moi-même dans l'âge où la plus orageuse des passions commence à menacer, je voyageais avec l'inquiétude d'un cœur qui n'aime rien encore, mais qui sent le besoin d'aimer, lorsqu'à Séville, dans l'un de ces Spectacles où, voltigeant autour d'un taureau furieux, la jeunesse Espagnole fait gloire d'exercer & son adresse & son courage, je me trouvai placé au dessous d'un groupe de femmes éblouissantes de parure, mais au milieu desquelles une jeune personne, avec moins d'ornemens, les effaçait comme l'aurore efface les étoiles. Je la vis, je ne vis plus qu'elle; & l'un de ses regards abaissés sur mes yeux, ayant percé jusqu'à mon ame, acheva d'y allumer ce feu qui ne devait s'éteindre qu'à mon dernier soupir. Il fallut cependant dissimuler mon trouble, & fixer à regret ma vue sur le spectacle du combat.

Bientôt, après quelques préludes qui n'avaient fait qu'éguillonner la fougue du taureau, parut dans l'enceinte un jeune homme, qui, l'attaquant avec audace, le blessa de ses javelots, & l'irrita au point que l'animal bondissant de furie, venait à lui tête baissée. Il l'évita; mais de l'élan qu'il avait pris pour lui échapper, il fut renversé sur l'arene. Froissé du coup, il allait être foulé sous les pieds

du taureau. Au même instant, un cri s'éleve avec ces mots : *Ah ! mon frere ! mon frere !* C'est elle-même qui l'a poussé, ce cri déchirant pour mon ame. Je me tourne & je vois ses mains, ses yeux levés au Ciel, & l'effroi peint sur son visage. M'élançant, franchir la barriere, & l'épée à la main, m'exposer à toute la fougue du taureau, fut pour moi le temps d'un éclair. Je le provoque, je l'attire, & je donne au jeune homme le temps de s'éloigner. D'autres combattans me succèdent ; & n'étant ni armé, ni vêtu pour entrer en lice, je vais sur l'Amphithéâtre me remettre à ma place.

Les Spectateurs me furent gré d'un mouvement involontaire ; mais j'en reçus dans l'instant même un prix bien plus touchant pour moi que tous leurs applaudissemens. Cette aimable sœur du jeune homme que j'avais secouru, s'incline, & d'un air, d'une voix, d'un regard qui m'aurait payé de la plus pénible victoire, elle daigne me rendre graces. Ah ! tout mon sang, lui dis-je, versé pour vous, Madame, ne mériterait pas cet excès de bonné.

Le lendemain matin, son frere, Don Léonce de Vélamare, à peine remis de sa chute, vint me voir, & me dit, de la part du Marquis son pere, qu'il désirait de m'embrasser. Je ne rappelle ces détails

que peut vous faire voir par quel sentier glissant je suis descendu dans l'abîme.

Je me rendis à cette invitation, avec un tremblement de joie que vous concevez mieux que je ne puis vous l'exprimer. La famille était assemblée, & Valérie, qui n'avait plus de mère, y parut au milieu des femmes de son sang. Tous, les yeux attachés sur moi, semblaient jouir de ma présence; toutes les voix me bénissaient. Valérie elle seule, les yeux baissés, & le visage couvert d'une vive rougeur, gardait un silence modeste; mais son sein, sous le voile, s'élevait, s'abaissait d'un mouvement qui décelait assez l'agitation de son cœur. Hélas! l'infortunée avait, ainsi que moi, reçu le coup fatal qui nous a perdus tous les deux.

Son père, Alphonse de Vélamare, homme brave & superbe, me parut moins touché du salut de son fils unique, qu'il appelait un étourdi, que du courage avec lequel, sans autres armes que mon épée, j'étais allé à son secours. Il me demanda si c'était la première fois que j'étais entré dans l'arène; & comme je lui répondis que c'était là mon coup d'essai, il me donna fièrement l'accolade, comme à un brave & digne Chevalier. Ce fut cette formule d'accolade chevaleresque qui, en exaltant nos esprits, fut la cause de nos malheurs. Ah! mon ami! vous allez voir

comme une passion naissante se saisit des idées qui peuvent lui servir d'excuse ou d'aliment.

Dès ce jour, il me fut permis d'aller de temps en temps rendre des devoirs au Marquis. J'espérais inutilement, mais j'espérais toujours de trouver près de lui la fille; & en attendant je cultivais l'amitié du jeune Léonce; car il me parlait de sa sœur, & mon unique soulagement au déplaisir de ne pas la voir, était d'entendre parler d'elle. Il se plaisait à la louer sans ménagement, sans réserve, sans se douter, hélas! du mal qu'il me faisait. Tantôt c'était la beauté de son ame, son intéressante candeur, son naturel sensible & tendre, son aimable ingénuité; tantôt c'était la grace familière qui se mêlait négligemment à tous les charmes de sa figure. Alors ceux de ces charmes que l'innocente sécurité d'une jeune sœur laisse entrevoir aux yeux d'un frère, m'étaient peints comme à demi-nuds; & dans ce miroir si dangereux pour mon imagination brûlante, je la voyais des yeux pénétrants de l'amour.

J'avouai à son frère qu'il lui devait la vie, & que le cri perçant qu'elle avait fait entendre, en le voyant étendu sur l'arène, m'avait fait, sans réflexions, m'élançer pour le secourir. Il me répondit que sa sœur s'en était apperçue, & qu'elle

ne lui parlait de moi qu'en m'appelant son Chevalier. Son Chevalier, lui dis-je, serait bien glorieux si elle daignait lui permettre de porter ses couleurs ! Vraiment, c'est bien le moins qu'elle vous doive, me dit-il, & je ne doute pas qu'elle n'en soit flattée.

Il lui rendit notre entretien ; & dans cette faveur, dont elle ne sentait ni le prix ni la conséquence, elle ne vit que le simple gage de la reconnaissance qu'elle croyait devoir au libérateur de son frere.

Je reçus donc, par les mains de Léonce, trois rubans, l'un de couleur fauve, l'autre ponceau, & l'autre azur. Le premier, lui dit-elle, est de la couleur du taureau dont il vous a sauvé ; le second exprime le feu du courage qui l'animait ; l'autre, azuré comme le ciel lorsqu'il est sans nuage, exprime les vœux que je fais pour que mon Chevalier n'ait que des jours sereins... Sereins, grand Dieu ! ah ! ce fatal présent les aurait troublés pour sa vie.

L'émotion avec laquelle je le reçus se modéra si bien, que mon jeune ami n'y put voir qu'un amour-propre sensiblement flatté de cette faveur innocente. Cependant j'osai souhaiter qu'à mes couleurs elle eût ajouté ma devise. Vous n'y entendez rien, me dit-il : ce fut toujours au Chevalier lui-même de choisir sa devise, & à sa Dame de l'agréer. Vous lui

en offrirez donc l'hommage, répliquai-je ; & parmi les devises que je proposerai , vous lui donnerez à choisir ? Je lui en remis trois écrites de ma main.

*Pour un moment toute ma vie.
Tout pour la gloire & pour l'amour.
Loyauté, amour, & constance.*

Mon imprudent ami se fit un jeu de ma chevalerie ; & sa sœur , encore plus naïve , trouva tout naturel de choisir ma devise , puisque j'avais pris les couleurs. Hélas ! à son insçu peut-être , son cœur en décida le choix ; & avec la même innocence , gardant les trois devises écrites de ma main , elle me renvoya , écrite de la sienne , celle qu'elle avait préférée.

Loyauté, amour, & constance.

Vous la voyez cette devise , me dit Formose , en dépouillant son bras , vous la voyez tracée sur ce tissu de ses cheveux ; & le billet où l'écrivit sa main est enfermé sous cette agate , qui sert d'agraphe au bracelet. J'y conserve un écrit plus précieux encore ; c'est tout ce qui me reste d'elle ; je l'emporterai dans le tombeau.

Je fus ravi de ce premier succès , continua le Solitaire ; mais mon ravissement eut l'air d'une folie , dont mon ami ne fit encore que s'attacher. Me voilà Chevalier ,

lier, lui dis-je, il n'y manque plus que l'armure, & je l'aurai. Mais dans quelle fête héroïque, dans quel tournoi ma jeune Dame me verra-t-elle armé de pied en cap, monté sur un beau palefroi, le corps ceint d'une écharpe, & le casque ombragé d'un panache de ses couleurs; un taureau d'or sur ma cuirasse, & sur mon écu, ces trois mots qui sont gravés à jamais dans mon cœur : *Loyauté, amour, & constance* ?

C'est dommage, me répondit Léonce, toujours en badinant, que les tournois ne soient plus de mode; le temps en reviendra peut-être. En attendant, tout ce que je puis faire pour notre nouvel Amadis, c'est de lui procurer la gloire de caracolier avec moi, le long des murs du jardin de mon pere, sous les fenêtres d'un pavillon où quelquefois son Oriane vient prendre l'air après le coucher du soleil.

Ni lui, ni moi, ni elle-même, nous ne vîmes pour elle, dans cette cavalcade, qu'un simple amusement; mais pour moi, le plaisir de passer sous ses yeux, paré de ses couleurs, était d'un prix inestimable; & mon ami eut encore l'imprudence de lui dire avec quelle ardeur j'en avais pressé le moment.

Rien de plus plaisant, lui dit-il, en lui parlant de ma folie. Je crois qu'il va courir le monde pour chercher à rompre des lances à la gloire de ta beauté. Son ar-

mure n'est pas finie, le taureau d'or & la devise ne sont pas encore ciselés; mais demain au soir, si tu veux, tu le verras en équipage chevaleresque, faire avec moi des courses devant ton pavillon. Elle accepta d'un air riant cette dangereuse entrevue, à condition cependant que je ne serais pas instruit de sa présence, & que les jalousies du pavillon seraient fermées; rempart faible & fragile que se réservait sa pudeur.

Monsieur, reprit Formose, comme en s'interrompant, dans aucun pays de l'Europe, les femmes n'ont plus de fierté, plus de dignité qu'en Espagne; mais pensez au soleil brûlant qui luit sur elles comme sur nous; pensez à la gêne irritante où leur jeunesse est retenue; songez de plus que, devant un père violent, sévère, inflexible, & dont le seul regard faisait baisser les yeux à ses enfans, Valérie, toujours tremblante, goûtait pour la première fois le plaisir de soumettre un cœur dont elle avait admiré le courage, & d'exercer sur lui l'empire de l'amour & de la beauté; enfin, considérez cette simplicité naturelle à son âge, qui, de son estime pour moi, écartait toute défiance, & jusqu'au soupçon du danger; vous lui pardonnerez d'avoir été sensible & trop sensible à mon amour.

Nous voilà donc, Léonce & moi, montés sur les plus beaux chevaux qu'eût

tu naître l'Andaloufie ; lui en écharpe & en plumer blanc , & moi tout brillant des couleurs de mon aimable souveraine , passant & repassant vingt fois sous les murs de son pavillon. Je savais qu'elle était présente ; j'osai désirer davantage ; & attristé de voir que mes regards sollicitaient en vain les jalousies de s'ouvrir : Léonce , dis-je , en soupirant , le temps n'est plus où la Dame la plus sévère honorait au moins d'un regard le Chevalier qui faisait gloire de se vouer à son service , on dédaigne aujourd'hui l'hommage de sa foi.

Ce reproche blessa le cœur de Valérie , & malgré sa résolution , elle ouvrit la grille & parut. Chevalier , me dit-elle d'un air noble & modeste , pourquoi nous croyez-vous injustes ? Et pourquoi prenez-vous une timidité naturelle à mon âge , pour un oubli de vos bienfaits ? Serais-je assez dénaturée pour n'avoir pas du plaisir à voir celui à qui je dois la vie de mon frere ? Est-ce donc par mépris ou par ingratitude que je vous ai permis de porter mes couleurs ?

Ah ! Madame , lui dis-je , en m'avancant sous la fenêtre du pavillon , pardonnez un moment de douleur & d'impatience , & n'humiliez pas celui qui a si peu fait pour vous encore , en lui parlant de ses bienfaits. Vous me voyez tout éclatant des marques d'une estime qu'au prix

B.

de tout mon sang j'aurais voulu payer. Ajoutez à tant de faveurs celle de recevoir l'hommage d'une vie qui ne ferait plus rien pour votre Chevalier, si vous n'aviez pas la bonté de vouloir qu'elle fût à vous.

Eh bien, ma sœur, s'écriait Léonce, en se moquant de moi, t'ai-je dit que tu avais la gloire de ressusciter Amadis ?

Bon jeune homme, à quoi pensais-tu ? qu'avais-tu fait ? & dans quel piège tu nous attirais l'un & l'autre ?

Chevalier, me répondit-elle, en imitant, avec une grace naïve, le langage de l'ancien temps, les droits que vous avez acquis à ma reconnaissance & à mon estime, me sont chers & sacrés. J'accepte votre hommage ; & je prendrai toujours au bonheur du vaillant Don Maurice Formose, le même intérêt qu'à sa gloire.

A merveille, reprit Léonce ! on dirait qu'elle fait par cœur le langage des vieux Romans.

Après m'avoir répondu ces mots, d'une voix dont le charme avait fait tressaillir mon cœur, elle nous salua, & la jalousie, en se fermant, la fit disparaître à ma vue.

Cette scène innocente, dont le frère & la sœur ne s'étaient fait qu'un badinage, allait bientôt nous devenir funeste à tous les trois. Insensé celui qui badine avec un fer brûlant ou des fleches empoisonnées ! Plus insensé celui qui se fait un jeu de l'amour !

(Par M. Marmontel.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Drapeau*; celui de l'Énigme est *Bougie*; celui du Logogriphe est *Ménage*, où l'on trouve *Ame, Mage, Game, Age, Manége, Nage.*

CHARADE.

LE matin & le soir on tire mon premier ;
 Au moulin, lorsqu'on veut, on trouve mon dernier ;
 Au Concert, au Théâtre, on entend mon entier..

(*Par M. J. B. Calvet ; de la Société Littéraire du Collège de Reims.)*

ÉNIGME.

FILLE d'une Divinité,
 Le Destin ne me fit que Reine ;
 Mais d'un charmant Empire, aimable Souveraine,
 Ma couronne est pour moi le prix de la beauté.
 Le Zéphir amoureux agite le feuillage,
 La terre s'embellit au moment où je nais,
 Les oiseaux font entendre un plus touchant langage,
 Tout à l'envi célèbre mes attraits.

B 3

Que ne puis-je du temps plutôt braver l'outrage !
 Je vois par ses rigueurs mes appas se flétrir :
 Ah ! le dirai-je ? hélas ! je ne vis qu'une aurore ;
 Les feux d'un Dieu m'ont fait éclore ,
 Mais leur ardeur me fait mourir.

Plus d'un Amant me rend hommage ;
 Si je ne vis qu'un jour , il est tout à l'amour ;
 Le respect suit pourtant ma Cour ;
 Jamais impunément l'imprudent ne m'outrage :
 Mais quand le tendre Amant vient m'adresser ses
 vœux ,

Alors point de rigueurs , à lui je m'abandonne ;
 Le sein de la Beauté devient alors mon Trône ,
 J'embellis ce qu'il aime , il est près d'être heureux.

(Par M. Rouvroÿ fils, d'Arras.)

LOGOGRIPE.

JE suis dans chaque Culte un objet qu'on révere ;
 Les Prêtres , les Rabbins font tous mon ministère.
 Divisez mes neuf pieds , je vous donne une fleur ;
 Le dernier châtiment qu'éprouve maint voleur ;
 Cet emblème sacré qui pare notre tête ;
 L'endroit où le vaisseau ne craint plus la tempête ;
 Ce que Clovis reçut des mains de Saint Remi ;
 Ce qui sert au Sauvage attaquant l'ennemi ;
 La chose que C. . . . nous montrera bien vite
 Si nous faisons semblant d'aller à sa poursuite.

(Par M. Calvet.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É M O I R E S secrets sur les Regnes de Louis XIV & Louis XV ; par feu M. Duclos , de l'Académie Française , Historiographe de France , &c. 3^e. édition. 2 Volumes in-8^o. formant 1050 pages imprimées sur caractère de M. Didot jeune. Prix , 9 liv. br. & 10 liv. francs par la Poste. A Paris , chez Buiffon , Imp-Lib. rue Haute-feuille , N^o. 20.

CETTE troisième édition atteste le succès de ces *Mémoires* , & ce succès ne doit pas surprendre. La Révolution , loin de nuire à cet Ouvrage , semble lui attacher un intérêt nouveau. Il est écrit , sinon dans les principes qui ont prévalu , au moins dans les idées de liberté qui ont préparé la victoire de ces principes : Duclos mérite à cet égard une place distinguée parmi les Gens de Lettres de la génération précédente. Il pensait & s'exprimait en homme libre :

c'est ce ton qui a fait, en partie, le succès de son Livre des *Considérations sur les Mœurs*. On le retrouve dans ces *Mémoires*. Louis XIV, son regne, ses Ministres, ses Courtisans y sont jugés d'une manière qui eût semblé bien étrange, bien audacieuse, si ce morceau eût paru à l'époque où il fut composé. On eût, pour le moins, trouvé qu'un Historiographe prenait un peu trop le ton d'un Historien. Il y avait là de quoi faire tort à sa place : Voltaire, qui l'avait quité sans doute pour exercer plus librement l'emploi d'Historien, n'use point de ses droits, dans son *Siecle de Louis XIV*, aussi librement que Duclos dans ses *Mémoires*. Il est aisé de sentir les raisons de cette différence. Voltaire voulait faire jouir le Public d'un Ouvrage utile, & jouir lui-même de sa gloire, sans compromettre sa tranquillité. Duclos s'étant déterminé à ne point imprimer ses *Mémoires* de son vivant, ne se crut pas obligé à couvrir d'un voile, encore moins à rendre respectables les faiblesses d'un grand-Roi ; il le montre tel qu'il est, jouet de ses Ministres & de ceux qui l'approchaient ; aveuglé par sa seconde femme, esclave de son Confesseur, croyant vouloir & recevant d'autrui sa volonté, couvrant le Royaume de ses espions, & ignorant des faits publics & connus de tout le monde.

On s'afflige, on gémit sur le sort des

hommes, sur la fatalité qui préside aux choses humaines, lorsqu'on jette les yeux sur les trois portions du tableau que Duclos présente dans le premier Livre de son Ouvrage ; la Cour de France, celle d'Espagne, celle de Rome.

En France, un vieux Roi, accablé des malheurs d'une guerre, effet d'une ambition dont il devait prévoir les suites ; idolâtré de sa Cour, & haï de son Peuple, élevé au rang des Saints parmi les monuments de ses adulteres, se croyant un Théodose, quand on versait pour la Foi le sang de ses sujets, & rendant son ame à Dieu avec la confiance d'un parfait Chrétien, sur la parole d'un Prêtre barbare.

En Espagne, son petit-fils, Prince faible & dévot, avec du courage & du bon sens, renfermé dans son palais, entre un prie-dieu, sa femme & son Confesseur ; soumis, ainsi que son épouse, à l'empire d'une vieille intrigante Française, la Princesse des Ursins, dont l'insolence osa retarder de plusieurs mois, pour une prétention extravagante, la signature de la paix d'Utrecht, qui doit affermir sur le Trône d'Espagne le Monarque qu'elle asservit.

A Rome, un vieux Pontife, doux & humain, instrument des fureurs d'un Jésuite Français, & qui prétendant à l'honneur

B 5

d'être un grand Latiniste , compose lui-même , quoiqu'un peu aidé de Jouvenci , l'Exorde d'une Bulle qu'il déteste , & condamne , comme Pape , un Livre qu'il aimait , dans lequel , disait-il , il s'édifiait sans cesse comme Chrétien. Il faut convenir qu'on a quelque peine à voir le Monde ainsi gouverné.

Nous écartons une foule d'Anecdotes , la plupart piquantes , dont Duclos égaye un peu le fond de ce tableau si triste ; mais nous en rappellerons une qui montre plaisamment sous quel aspect on avait fait envisager la Religion à Louis XIV.

Le Duc d'Orléans , allant , en 1706 , commander l'armée d'Italie , voulut emmener avec lui Angrand de Fontpertuis , homme de plaisir , & qui n'était pas dans le service. Le Roi l'ayant su , demanda à son neveu pourquoi il amenait avec lui un Janséniste ? Lui , Janséniste ! dit le Prince ? N'est ce pas , reprit le Roi , le fils de cette folle qui courait après Arnaud ? J'ignore , répondit le Prince , ce qu'était la mere ; mais pour le fils , je ne sais s'il croit en Dieu. On m'avait donc trompé , dit ingénument le Roi , qui laissa partir Fontpertuis , puisqu'il n'était d'aucun danger pour la Foi ? Tel était le Christianisme d'un Monarque , par lequel on faisait persécuter quinze cents mille de ses sujets pour la gloire de Dieu.

La partie de ces Mémoires la plus importante, la plus soignée, c'est l'histoire de la Régence. Des six Livres qui composent les Mémoires de Duclos, elle en occupe quatre. C'est la plus complète que nous ayons, & elle ne laisse presque rien à désirer. Il a fallu tout le talent de Duclos pour soutenir si long-temps l'attention du Lecteur dans cette suite de folies, de délastres, de brigandages, dans le récit de ces querelles entre les Princes & les légitimés, entre les légitimés & les Ducs & Pairs, &c. C'est quelque chose aussi d'avoir fait supporter la vue de tous ces fripons subalternes, que la faiblesse du Régent & la scélératesse de Dubois produisirent sur la scène.

Un P. Laffiteau, depuis Evêque de Sisteron, émissaire de Dubois à Rome, payé pour intriguer en sa faveur, & intrigant pour son propre compte, rappelé par Dubois, qui lui donne un Evêché pour s'en débarrasser, & allant passer quarante jours chez un Chirurgien, ce qui, selon Dubois, lui tenait lieu de Séminaire.

Un Abbé de Tencin, convaincu de faux & de parjure à Paris, en pleine Audience, remplaçant Laffiteau à Rome, pour qu'il n'y crût pas avoir perdu au change.

Un Abbé de Gamache, Auditeur de Rote, qui, rappelé à Paris, refuse tout

d'obéir au Gouvernement, se fait craindre de Dubois, mérite l'honneur d'en être acheté, & serait devenu Cardinal si une mort prématurée n'y eut mis ordre.

Un Abbé de la Fare, qui subjugué Dubois par une audace astucieuse, arrache de lui, en faveur de l'Archevêque de Reims, son protecteur, la permission de porter la Barette, obtenue de Rome sans l'aveu du Régent. On déployait dans ces intrigues, pour un Evêché, pour un Chapeau, des talens & des ressources admirables : ce sont des ruses & des subtilités dignes de Mascarille & de Sbrigani. Le Peuple s'en doutait; mais il ignorait les détails réservés, comme de raison, à la bonne compagnie, qui a eu tort de n'en pas garder le secret. On avouera que si de certaines dignités, de certains honneurs paraissent tombés considérablement dans l'opinion, c'est un peu la faute de ceux qui en ont si mal-adroitement disposé, & qui les ont si follement avilis.

Parmi le grand nombre de faits rapportés par Duclos, qui, sous le Régent, rendirent l'autorité ridicule, en voici un moins connu & qui mérite de n'être point oublié. Le Duc d'Orléans, pendant les troubles du système, avait exilé, comme on fait, le Parlement à

Pontoise. Dès le soir, le Régent fit porter au Procureur - Général cent mille livres en argent, & autant en billers, pour en aider ceux qui en auraient besoin. Le premier Président eut une somme encore plus forte pour soutenir sa table, & tira, à diverses reprises, plus de cinq cents mille livres du Régent; de sorte que la séance de Pontoise devint une vacance de plaisir. Le premier Président tenait table ouverte. L'après-midi, tables de jeu dans ses appartemens, caleches toutes prêtes pour ceux & celles qui préféreraient la promenade; le soir, un souper somptueux pour toutes les jolies femmes & les hommes du bel air, qui, dans cette belle saison, venaient journellement de Paris, & y retournaient la nuit. Les fêtes, les concerts se succédaient perpétuellement: la route de Pontoise était aussi fréquentée que celle de Versailles l'est aujourd'hui. Il n'eût peut-être pas été impossible d'y amener le Régent. Ce dernier trait est un excellent coup de pinceau. Duclos en a plusieurs de cette espèce. C'est ainsi, qu'à propos de l'Abbesse de Fontevault, sœur de Madame de Montespan, qui paraissait fréquemment à Versailles, & qui venait montrer son voile & sa croix dans cette Cour de volupté, il dit: Personne n'y trouvait d'indécence, & l'on en aurait été

édifié, si le Roi l'eût voulu. Ce mot ne paraîtra exagéré qu'à ceux qui ne connaissent pas à fond l'esprit de ce temps. Quelques-uns des Courtisans, poursuit Duclos, n'osaient pas même juger intérieurement leur Maître : ils respectaient en lui ce qu'ils se seraient cru coupables d'imiter : semblables à certains Païens que la pureté de leurs mœurs n'empêchait pas d'adorer un Jupiter séducteur & adultère.

Si quelque chose pouvait paraître plus étrange que ce trait de faiblesse du Régent, ce serait l'inconcevable aven que fait de la sienne, Philippe V, dans une lettre écrite à sa nouvelle épouse, la Princesse de Parme. Il envoyait au devant d'elle la Princesse des Ursins. Il était réglé secrètement entre les deux époux, que la Reine, à la première entrevue, cherchant querelle à Madame des Ursins, la chasserait sur le champ de sa présence; mais, ajoutait le Roi, ne manquez point votre coup d'abord; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera, & nous empêchera de coucher ensemble, comme avec la feue Reine.

La faiblesse de ces deux Princes, le Duc d'Orléans & le Roi d'Espagne, si proches parens, mais d'un caractère si opposé, fut la vraie cause de leur

Événemens bizarres, en France & en Espagne, soit dans l'intérieur des deux Royaumes, soit dans les combinaisons de la politique extérieure. Ce fut cette faiblesse qui enhardit & poussa presque aux derniers excès l'imprudence des Cardinaux Dubois & Alberoni. Il serait curieux, mais il serait trop long de conter les occasions où chacun d'eux trompa son Maître, comme on trompe un vieillard dans les Comédies; & quelquefois ils se jouaient de lui dans des affaires auxquelles était attachée la destinée de l'Empire. Duclos prétend qu'une de ces perfidies du Cardinal Alberoni, fit perdre à l'Espagne l'occasion unique de recouvrer Gibraltar. En ajoutant foi au fond de son récit, nous avons peine à croire que le recouvrement de Gibraltar eût été la suite du fait qu'il raconte; le voici: Le Régent, lié avec le Roi d'Angleterre, George premier, avait dépêché au Roi d'Espagne, un des anciens Menins de Philippe V, un Gentilhomme, nommé Louvile, qu'Alberoni empêcha de voir le Roi, par des moyens qui sont toujours au pouvoir d'un Ministre. Les mesures étaient si bien prises, dit Duclos, que si Louvile eût pu voir le Roi d'Espagne, il lui eût fait aisément accepter & signer les conditions peu importantes qu'exigeait le Roi Geor-

ge ; & celui-ci envoyait aussi-tôt au Roi d'Espagne l'ordre pour le Gouverneur, de remettre la place. Un Corps de troupes paraissait à l'instant pour en prendre possession , & Gibraltar eût été au pouvoir des Espagnols , avant que le Parlement d'Angleterre en eût eu la première nouvelle. Voilà un fait qui doit paraître au moins douteux ; & s'il était cru en Angleterre , la mémoire du Roi George y serait aussi détestée que celle de Charles II, qui vendit Dunkerque aux Français. L'Historien devait dire où il avait pris cette indication. Une dépêche du Ministre Anglais ne serait pas une preuve suffisante , & laisserait encore plus de place au soupçon d'une ruse diplomatique , qu'à celui d'une pareille trahison. Comment imaginer que le Roi George , chef d'une Maison nouvellement établie sur le Trône d'Angleterre , eût osé jouer ainsi sa Nation , avec bien plus de risques que n'en courait Alberoni , en négligeant l'intérêt de l'Espagne ? Il est bien plus probable qu'on n'avait pas dessein de remettre vraiment Gibraltar à Philippe V , & que le Cabinet de Londres , par une de ces ruses ministérielles si communes , tenait en réserve quelque moyen d'éluder sa promesse.

Nous avons eu de si fréquentes occasions , en rendant compte des Mémoires